

ÉRIC DESSOLIERS



LE
REGARD

LE REGARD

De Éric DESSOLIERS

Gagnant 2019 du 1er concours de nouvelles de la SRIAS Occitanie

Catégorie Adultes

Je ne pouvais pas décemment le croire. Ni l'envisager.
Il était là. Il me regardait.
Ses yeux sont entrés dans les miens.

Au milieu de cette route. A 7h du matin.
A l'heure où je donnerai mon pyjama pour un café bien
chaud. Voilà que je me retrouve devant un paresseux,
à déceler dans le fond de ses yeux un ... regard. Un vrai
regard, je veux dire. Une rencontre focale qui a du sens.
Qui fait passer des messages. Un truc d'humain, me
disais-je.

Je roulais sur la nationale vers l'ouest, guère plus
réveillé que le moteur de ma vieille Peugeot. Juste
assez pour conserver la petite alerte d'une présence
animale sur la route. C'est vrai que dans ce pays, il faut

faire attention où on met les roues à l'aube et au crépuscule. Ça sort de partout. Les serpents viennent s'endormir sur le bitume encore chaud, les singes descendent grappiller les fruits tombés et bien visibles, les tatous déambulent pour le plaisir, sans parler des colonies de fourmis qui décident de déménager subitement en emportant vivres et nurserie dans leurs cohortes infinies. C'est presque gênant cette histoire.

La nature ici, elle déborde, elle dégueule, tant et tant qu'elle fait partie des meubles. Des meubles qu'on pousse pour vivre, pour s'installer.

On ne la comprend pas, tellement il y en a.

On vit avec, voilà tout, comme le reste.

De mon côté, je n'avais jamais franchement réfléchi à ce mystère du vivant.

Disons que j'étais concentré sur autre chose. Sur plein d'autres choses.

Ce jour-là, son regard a croisé le mien et il m'a invité à franchir une limite qui s'était posée toute seule, d'elle même, sans que je décide quoi que ce soit. C'était le cours de ma vie, tout simplement.

Ce paresseux-là, il a allumé une loupiote dans ma tête. Pour éclairer une zone que je n'avais pas vraiment explorée jusqu'alors.

Vous avez déjà vu un paresseux ? Autant vous dire que ce n'est pas fait pour traverser les routes. Avec ses grandes pattes de devant surmontées de griffes immenses et sa nervosité à faire pâlir un hamac, il a eu de la chance que je le repère de loin. Bon, c'est vrai que le trafic sur la nationale à cette heure, à des bornes de la moindre agglomération digne de ce nom, peut être considéré comme faible.

Me retrouver penché sur un animal sauvage vivant qu'on ne voit véritablement que sur les cartes postales, ça m'a envoyé une première secousse. La seconde est venue avec ce regard, donc. Il a tourné la tête et il a planté ses yeux dans les miens.

C'est comme si la planète – ma planète - avait arrêté de tourner.

Primo, il cherche et trouve les yeux, directement : pourtant ce n'est pas comme si il avait grandi avec des humains. Ça m'a scié.

Secundo, le regard est plein. L'inverse de vide, me disais-je. Non pas un regard d'interrogation, mais de caractère. Non pas une demande formulée, mais un statut :

« Vois qui je suis, là. Vois nos différences, regardons-nous et restons-en là. »

Je n'avais pas vraiment encore interprété ce message, tout penaud que j'étais. Alors je me suis dit qu'il fallait l'aider. De l'action, que diable ! J'ai approché mes mains pour le pousser vers l'autre côté de la route, qu'il

tentait manifestement de traverser. A la vue de son pelage, j'ai eu un moment de recul. C'était comme une mousse grise et verte, sale. Pleine de fourmis en plus. Ça sentait la vermine à plein nez cette histoire.

Sauf que tout ça, ce n'est pas un hasard. C'est même bien amené, calculé. Une vermine préméditée, me suis-je dit plus tard, quand je me suis renseigné sur la bestiole. Cette mousse verte et ces fourmis m'ont donné le vertige tellement leur existence est lumineuse et justifiée. C'est du solide, ça vient de loin, de si loin qu'aujourd'hui, je me trouve bien petit, avec ma vieille Peugeot.

Il m'a regardé, l'animal. Il m'a décoché une flèche. Une flèche à la pointe acérée, pleine d'équilibre et de justesse.

La mousse, c'est une algue. Elle profite du paresseux et le paresseux profite de l'algue. Ça s'appelle une symbiose, je l'ai lu dans le bouquin que j'ai trouvé après 2 heures de fouille dans les rayons de la bibliothèque non climatisée. J'ai sué à grosses gouttes ce jour-là.

L'algue elle se développe avec l'accord de l'animal, car ça le rend moins visible des prédateurs. Perché sur son arbre favori, le « bois canon », dont il mange les feuilles, le gris vert du pelage devient le camouflage

idéal. Donnant-donnant, je me disais, en regardant la photo du bouquin. Une photo sur laquelle mon paresseux a de l'allure, à la verticale, vraisemblablement plus à l'aise qu'au sol. C'est fait pour grimper des échelles de bois canon cet engin. Le bois canon, c'est comme un bambou gris avec des feuilles de figuier. C'est vrai qu'on en voit plein au bord des routes, ça pousse comme du chiendent. Le paresseux et le bois canon, c'est une grande histoire. Une belle histoire, ça m'a fait du bien de la découvrir.

Finalement j'ai coupé le moteur parce qu'il a mis un temps fou à traverser, avec ses grandes pattes malhabiles. J'étais un peu sonné avec cette histoire de regard. En temps normal, j'aurais pesté ou rigolé, mais là je me frottais les yeux. Faut que je me renseigne me disais-je. J'ai pensé à la bibliothèque près du boulot.

Je n'étais pas arrivé au bout de mes surprises avec cette histoire de symbiose.

Le bois canon, il est creux, et c'est la planque idéale pour une sorte de fourmi qui s'y installe et il faut voir comment, c'est du luxe. Une colonie qui pose ses bagages, qui profite des galeries, qui s'organise.

Et qui en fait une forteresse. Inviolable. Imprenable, le château bois canon. Elles le défendent becs et ongles, elles sont voraces et agressives. C'est leur arbre, et y'a aucun lombric, aucune araignée, y'a pas une vermine

qui tient plus de 30 secondes sur cet arbre. Elle risque de se faire digérer sur place par une armée de fourmis qui ne partagent pas cet abri inestimable. Il n'y a pas un animal qui s'en approche.

Sauf un.

Sauf mon mammifère, rencontré ce matin-là, au milieu de rien, au milieu de tout.

Ce paresseux hagard, docile, lent.

Cet herbivore placide qui m'a transporté.

Donnant-donnant avec les fourmis carnassières : tu manges les feuilles doucement, tu stimules sa croissance, tu disperses les fruits, tu fais pousser cet arbre-refuge ailleurs. Ça nous arrange. On te laisse tranquille, nous on s'occupe de défendre la citadelle.

De l'autre côté de la nationale, il a disparu lentement dans les fourrés. Je suis resté dix bonnes minutes, pantois, au milieu de la nationale. Une sacrée rencontre, me disais-je, juste avant de sauter au volant de ma voiture pour éviter l'accident avec une camionnette que j'avais vu arriver à l'horizon.

Le lendemain, à l'aube, je me suis posté près de la forêt, derrière chez moi.

Cette petite histoire s'était transformée en grand récit.

En insomnie aussi.

Le bois canon protégé par des fourmis voraces.

Un mammifère non violent semeur de graines.

Une algue camouflage au chaud dans son pelage.

Une symbiose magnifique de quatre êtres vivants, qui se sont organisés, qui ont conclu un pacte sans cérémonial, quelque chose de non-dit qui se déroule sans avenant, depuis un paquet d'années.

Pas besoin de plus. Ça tourne, ça marche, on avance.

Dans un bouquin pour enfants, juste avant la fermeture, j'ai trouvé la clé de l'histoire. Le pourquoi du pacte tripartite.

Ça m'a fait transpirer encore plus. J'étais passé à côté et maintenant j'étais dedans. Tout d'un coup, je me trouvais bien petit avec ma bagnole et ma maison et mes baskets et ma télé et tout le reste.

Le bois canon, sur un sol nu, il pousse en premier. Vite. Il lance ses branches et ses feuilles pour faire de l'ombre. Les graines des futurs grands arbres, elles germent et poussent à l'ombre. Il leur prépare l'avenir. C'est le point de départ de la grande forêt.

Le bois canon il est pressé, il tient son rôle.

Sans lui, la terre sèche.

Sa tige fragile et ses grandes feuilles appétissantes, c'est ni plus ni moins le commencement de la grande forêt. Le paysage ultime, qui ne s'installe pas tout seul, d'un coup de baguette magique.

Un système que je ne pouvais plus ignorer.

J'étais posté devant la forêt, près de chez moi.
Je repensais à mon paresseux et aux bouquins de la bibliothèque.

Fatigué, mais conscient, je me suis avancé dans le bois, attentif.



Édité pour le compte de Srias Occitanie
Achevé d'imprimer en Union Européenne - Mars 2020

**MIAM MIAM
STUDIO**

Dépôt légal à la parution
ISBN n° 979-10-90498-97-6

